

Le Bureau de Poste de Saint-Martin-les-Monts

I

MADAME CHERVIS.

Certaines fonctions, par les qualités et le dévouement qu'elles exigent, par les services dont elles sont la modeste récompense, méritent toutes les sympathies et tous les respects ; ce sont celles qui, considérées comme des faveurs gouvernementales, sont accordées à d'anciens serviteurs du pays ou à leurs familles. Quelques-uns de ces emplois sont attribués à des femmes (chose si rare dans la société actuelle !) et particulièrement ceux de directrices des postes.

La directrice des postes, presque toujours veuve, ou fille, ou proche parente d'un officier de terre ou de mer, ou d'un fonctionnaire de l'ordre civil, mort au service de l'État, a donc souvent connu de meilleurs jours, et sa position officielle ne peut l'empêcher quelquefois de faire d'assez pénibles rapprochements entre le présent et le passé. Non pas que ses devoirs soient bien fatigants, ils exigent plus d'attentions et d'assiduité que d'activité et d'initiative ; mais les habitudes de ponctualité qu'ils imposent, le peu de ressources qu'offre parfois l'obscur bourgade où se trouve la direction, la responsabilité qui pèse sur une femme souvent inexpérimentée en matière d'administration, obligent la directrice des postes à mener une vie retirée, sédentaire, qui peut produire le dégoût et la mélancolie.

Ainsi toutes, heureusement, ne sont pas confinées dans des bourgades perdues, où elles doivent renoncer à la fréquentation du monde poli et délicat ; toutes n'ont pas à regretter les prospérités d'un passé brillant, toutes enfin, ne sont pas disposées à prendre au tragique les inconvénients de leur emploi. Quelques-uns même, fières de l'influence que cet emploi leur procure dans des localités où elles ne voient personne au-dessus d'elles, sont de véritables reines au petit pied, et ne donneraient pas leur bureau pour tous les diamants du Brésil et toutes les splendeurs d'une princesse orientale.

C'était à cette catégorie de directrices glorieuses et satisfaites qu'avait appartenu longtemps madame Chervis, directrice des postes à Saint-Martin-les-Monts, dans le département des Basses-Alpes.

Il semblait pourtant que cette résidence n'eût rien de fort enviable. Saint-Martin était tout simplement un gros bourg, d'une soixantaine de feux, situé au pied d'un de ces embranchements de montagnes, dont le mont Visir est le point culminant, et il ne contenait qu'un petit nombre de maisons bourgeoises. Excepté en été, où il trouve un peu d'animation dans le retour des montagnards qui émigrent pendant une partie de l'année, et dans le passage de ces immenses troupeaux, appelés troupeaux *transhumants*, c'est un endroit assez triste, remarquable seulement par sa magnifique situation entre la montagne et la plaine. Mais aux yeux de madame Chervis, assez indifférente pour les beautés pittoresques, il avait d'autres avantages.

D'abord, dans ce pays, abondant en poisson, en gibier et en bétail, la vie n'était pas chère, et la directrice, tout en se nourrissant d'une manière confortable, pouvait réaliser chaque année quelques économies sur ses modiques appointements. D'autre part, si la bourgeoisie manquait à Saint-Martin même, il se trouvait dans le voisinage bon nombre de maisons de campagne, habitées pendant la belle saison par des riches familles ; et la directrice des postes du ressort ne manquait pas d'être bien accueillie dans ces maisons hospitalières. Pas une assemblée, pas une fête n'avait lieu à trois lieues à la ronde, que madame Chervis n'y fût invitée ; tous les égards, tous les honneurs étaient pour elle.

À Saint-Martin même, elle jouissait d'une influence considérable. Quoiqu'elle fût un peu esprit fort, elle se tenait dans les meilleurs termes avec son curé, et elle était première dame de charité, présidente du bureau de bienfaisance. M. le maire

de Saint-Martin (un ancien marchand de bestiaux) ne faisait pas une proposition à son conseil municipal qu'il n'eût préalablement consulté madame Chervis, et rien ne se décidait sans l'approbation de cette reine bureaucratique dans l'auguste assemblée. Le brigadier de gendarmerie ne passait jamais au près d'elle sans lui adresser le salut militaire ; le percepteur, en toute occasion, lui prodiguait les compliments les plus galants, les plus empouillés. Enfin la population entière de Saint-Martin avait entendu M. le sous-préfet, qui s'était arrêté un moment au bourg en faisant sa tournée dans l'arrondissement, l'appeler gracieusement "sa chère madame Chervis".

Après avoir passé successivement par les positions inférieures, elle avait enfin obtenu la direction de Saint-Martin qu'elle occupait depuis six années ; et l'on pouvait supposer qu'elle terminerait paisiblement sa carrière administrative dans cette bourgade où elle avait acquis tant de privilèges et tant d'autorité.

Il n'en était rien pourtant. À l'époque où remonte cette histoire, c'est-à-dire au mois de mai 184*, un bruit sinistre se répandit tout à coup à Saint-Martin ; la directrice des postes d'une ville voisine venait de mourir, et madame Chervis, ou plutôt "madame", comme disaient les gens du pays, avait demandé la place devenue vacante.

D'abord on refusait de croire à la possibilité du fait :

"Si madame voulait de l'avancement, madame en aurait, car le gouvernement n'avait rien à lui refuser. Mais où serait elle mieux qu'à Saint-Martin ? où l'aimerait-on, où l'estimerait-on davantage ? et puis, qu'allait devenir le pays quand elle n'y serait plus ?"

Comme ces propos circulaient dans le bourg et dans les trois ou quatre villages dépendant du même bureau de poste, plusieurs amis de madame Chervis se décidèrent à s'adresser directement à elle pour apprendre la vérité. La bonne dame prit une mise discrète et répondit d'un ton mystérieux que "rien n'était encore décidé ; mais que si l'administration centrale croyait lui devoir de l'avancement en récompense de ses loyaux et signalés services, elle, madame Chervis, était trop attachée à ses devoirs pour ne pas obéir à ses chefs".

Cette réponse, comme on le voit, confirmait plutôt qu'elle ne détruisait les funestes rumeurs ; cependant on doutait encore, quand, quelques jours plus tard, éclata la nouvelle néfaste, et positive cette fois : madame était nommée au bureau de D***, madame allait partir ; une autre directrice était envoyée à Saint-Martin et allait arriver sans délai.

Bien que l'on tint le fait des deux piétons, et de la factrice, qui était en même temps la femme de confiance de madame Chervis, des incrédules crurent devoir encore recourir à madame Chervis elle-même. Il n'était que trop vrai ; on disposait déjà la maison pour recevoir la nouvelle directrice ; et l'ancienne, malgré sa réserve, ne pouvait dissimuler la joie que lui causait ce changement où elle devait trouver une augmentation de quatre à cinq cents francs par année.

On eût dit ce jour-là qu'un voile noir était étendu sur Saint-Martin ; la population paraissait frappée de consternation. Les deux piétons avaient les traits bouleversés ; la factrice n'avait pas livré dans le village une lettre qui ne fût arrosée de ses larmes. On vit successivement arriver au bureau de poste le curé, le maire, les adjoints, puis les dames de la localité, tout ce qui, à un titre quelconque, se croyait en droit de témoigner ses regrets. Aux lamentations et aux instances de ces personnages, madame Chervis répondait d'un ton hypocrite :

— Je suis la très-humble servante de l'administration, mes bons amis de Saint-Martin doivent faire comme moi, se résigner à ce qu'on ne peut empêcher. Du reste, nous n'en sommes pas à nous dire adieu ; je resterai encore trois ou quatre jours ici pour installer madame Arnaud qui doit me succéder. Madame Arnaud arrive ce soir avec un homme âgé, son père ou son parent, qui l'accompagne en voyage. C'est un bien aimable dame que madame Arnaud ! Je ne la connais pas et je ne sais pas si elle est jeune ou vieille, grande